

Vincent Martorell

La Maison jaune

Roman

Première partie

Antonio et Louisa

I

C'était un hiver comme on en avait rarement vécu. De mémoire d'homme, il n'avait jamais fait aussi froid. Pourtant, dans ce coin des Pyrénées, les habitants étaient rompus aux épisodes rigoureux de l'hiver. Et certains n'étaient pas loin de penser qu'il y avait quelque'un là-haut bien déterminé à faire payer à toute la population leurs fautes avouées ou inavouables.

Depuis plusieurs jours, le froid et la neige s'étaient installés sur les habitations de Barras, déposant une fine couche de glace sur la Neste, rivière qui d'ordinaire s'écoulait paisiblement d'un bout à l'autre du village. Il régnait un silence d'hiver, et c'est à peine si l'oreille humaine pouvait entendre le vent qui dévalait les montagnes. Obstinément, avec méthode, il s'engouffrait dans les petites ruelles qui séparaient les maisons, remontait contre les murs, léchait avec application les vitres des fenêtres. Il profitait du moindre interstice pour se répandre dans une cuisine, un couloir. Si on le laissait entrer, il empruntait l'escalier, et sur le lit, s'étirait comme un gros chat sur les corps allongés.

Au loin, un battement de cœur. Un volet battait la mesure et troublait le silence du village recroquevillé, tourné vers lui-même depuis plusieurs semaines.

Ce matin du 28 février, le vent crachait sans relâche ses flocons de neige aux façades de pierres noires et blanches. Le tourbillon glacé ne faisait pas de distinction, la morsure du froid était autant pour les hommes que pour les bêtes. Pourtant, comme pour rompre la monotonie du souffle de la tempête, les cloches de l'église rappelaient aux humains le temps qui passait, boussoles dérisoires pour tous ces naufragés qui restaient cloîtrés chez eux en attendant mieux. Des cheminées de pierre rouge s'échappaient de longues colonnes de fumée blanche qui se mélangeaient aux nuages, frôlaient les toits et les caressaient de leur ventre dodu. Partout, de la place principale aux ruelles les plus reculées, la neige était conquérante, imposant le silence aux hommes et aux bêtes. Ce silence cognait aux fenêtres, aux façades des maisons, aux bois des granges, cognait à vous en rendre sourd. Dans ce froid glacial qui torture les chairs et les os, nul ne se doutait que plus loin, plus haut dans la montagne, deux ombres affrontaient les éléments déchaînés, qui tournaient autour de ces proies fragiles, guettant leurs moindres faiblesses. Enveloppée dans de mauvais manteaux de drap noir, une des deux silhouettes, plus grande que l'autre, avançait péniblement.

À chaque fois, son corps s'élançait, se rééquilibrait, se stabilisait enfin et marquait un léger temps d'arrêt. Après cette courte pause, reprenant son souffle au milieu des rafales de vent et de neige, il repartait, poursuivant sa route. *Comment puis-je être autant en manque de souffle alors qu'à chaque instant je subis les assauts violents du vent ?*

Cette pensée le fit sourire, et cette réflexion, cette infime absence de concentration, manqua de le faire chuter dans cette poudreuse, lui et sa lanterne de fortune où brillait un semblant de flamme de bougie. L'homme se redressa tant bien que mal et reprit sa lente et pénible ascension.

À quelques pas de lui, sa compagne de voyage, ce deuxième point noir sur cette montagne hostile, s'arrêta puis reprit sa marche dans les empreintes de son éclaireur. La pente était vraiment raide, chaque pas devait être calculé. Un manque d'attention, une mauvaise décision et c'était la fin, la chute au fond du ravin. Car ce sentier, que les deux voyageurs parcouraient en dépit du mauvais temps, était habituellement emprunté par les mules des contrebandiers. Mais ce matin-là, le sentier était vierge de toutes traces antérieures. À cette époque de l'année, les trafiquants de tabac et d'alcool attendaient bien sagement au chaud la fonte de printemps pour reprendre leur commerce entre la frontière française et espagnole.

Le vent redoubla d'intensité. On distinguait à peine le petit éclat de lumière, l'étrange luciole qui avançait et rampait sur la pente enneigée. Cela faisait plusieurs jours que ces deux-là avaient quitté le village qui les avait vu grandir. Mais parfois l'exil est la seule alternative quand la faim ou la peur vous torquent le ventre.

L'homme arrêta sa progression, scruta le moindre mouvement, le moindre signe. Il tourna sur lui-même, convaincu qu'il venait d'entendre quelque chose, malgré le vacarme de la tempête. Le deuxième voyageur lui aussi était immobile et tremblait sous son manteau. L'homme se retourna, la faible lumière de la lanterne éclairait son visage criblé de neige et de givre.

– J'ai entendu le son d'une cloche, je crois que nous ne sommes pas très loin de la grange dont on nous a parlé, encore un petit effort !

Dans un haussement d'épaules, la femme fit signe qu'ils devaient avancer. L'homme lui prit la main et la porta à ses lèvres.

– Viens ! lui crie-t-il.

Et la lente progression recommença, invariable. Les éléments ne semblaient pas se calmer, le givre se colla aux plis de la jupe de la femme et son corps tout entier sembla se statufier. Lever la jambe, puis l'autre, devenait un exercice difficile qui éprouvait corps et esprit. L'homme ne lâcha plus la main de sa femme. Lui aussi avait froid, avait faim, et pour se

donner du courage, il pensa à son village écrasé sous le soleil une bonne partie de l'année, qui vous assomme, vous écrase comme une vulgaire punaise sur le sol. Il saliva en imaginant le goût d'une orange, la pulpe juteuse qui s'écoula dans la gorge. Ce parfum unique qui ne quitte plus votre palais. Mais il est temps de rouvrir les yeux, inutile de risquer d'emporter dans cette immense tombe blanche de si jolies images. Il fallait avancer.

Soudain, devant lui, à quelques mètres, une masse sombre dans ce désert immaculé.

« Ça y est, c'est la cabane », s'écria-t-il.

Il se retourna pour pointer du doigt ce qu'il venait de distinguer. Nos deux voyageurs n'étaient plus qu'à quelques mètres. Sa main endolorie par le froid poussa énergiquement la petite porte de bois. Elle céda facilement. Au milieu de l'unique pièce, il dû se courber pour éviter de se cogner la tête aux grosses poutres qui barraient le plafond de la cabane de berger. L'homme afficha un franc sourire à sa compagne.

Elle, les mains posées sur son ventre suivait du regard ce que voulait bien lui montrer la faible lumière de la lanterne que son mari portait à bout de bras. Au fond de la cabane, une unique étagère poussiéreuse, où une araignée zigzaguait entre des bocal vides avant de s'enfoncer entre deux pierres polies blanches et noires.

La lanterne passa et repassa, la lumière lécha les murs, puis stoppa net devant ce qui devait être une cheminée. Sur le sol en terre battue, près de l'âtre, des fagots de bois secs étaient posés sur un tas de bûches rongées par l'humidité. Antonio s'empara de quelques branches qui cassèrent net sous ses doigts. Comme il le pouvait, Antonio prépara le feu. Avec soin, il disposa le petit tas de bois sec en faisant tenir en équilibre deux bûches, les plus sèches qu'il ait pu trouver. Dans la demi-pénombre de la cabane, on entendit le craquement de la molette d'acier contre la pierre, le bruit se répéta, deux fois, trois fois, sans résultat. Louisa souffla dans ses mains, trembla de froid. Si elle en avait eu le pouvoir, elle aurait souhaité devenir, l'espace d'un instant, un dragon, pour embraser cette maudite cheminée. Antonio essayait toujours de faire fonctionner ce briquet qui était aussi gelé que lui. Alors, de bas en haut, il l'agita, et cette fois la flamme du briquet embrasa le morceau de papier journal qu'il avait gardé contre sa poitrine. Il s'en dégagait une odeur âcre, désagréable, mais enfin une flammèche vint lécher les branches.

« Le feu est de notre côté. » marmonne Antonio.

Les mains de Louisa, pas encore libérées de leurs bandelettes de tissu sale, s'approchèrent des morceaux de bois qui commencèrent à se tordre sous la chaleur dégagée par les flammes.

Antonio, débarrassé de son manteau malgré le froid qui était encore bien présent dans la cabane, frictionna ses doigts à demi gelés.

Il regarda Louisa, s'approcha d'elle et ôta son manteau encore couvert de neige. Louisa était fascinée par le feu qui prenait possession de la cheminée. En ce 28 février, Antonio et Louisa avaient passé la frontière. Ils pensèrent à ceux qui étaient restés là-bas. Ce matin-là, accroupis dans cette vieille cabane, Antonio et Louisa songèrent à cette vie nouvelle qui les attendait et dont ils ne savaient pas grand-chose. Le jour s'était levé. De la tempête de la nuit, il ne restait plus rien. À croire que le ciel, un peu honteux de s'être ainsi emporté, laissa passer quelques rayons de soleil. Autour de la cabane de berger, la neige était partout, il suffisait de lever la tête pour en tutoyer du regard les sommets.

À l'unique porte d'entrée, le berger avait cloué une grosse cloche, de celles qui pendent au cou des vaches. Pour les voyageurs égarés, c'était un peu le phare des marins, dès que le vent jouait avec elle, cela pouvait sauver des vies. Louisa, debout face à l'immensité de la montagne, savoura le paysage, abandonnant la peau de son visage à la chaleur tout hivernale du soleil. Antonio sortit de la cabane, visiblement déjà prêt à reprendre le voyage entrepris il y a maintenant quatre jours. Il scruta brièvement le ciel puis regarda sa femme, les deux pieds dans la neige.

Les cheveux bruns de Louisa se balançaient sur ses épaules, se laissant porter par une brise, la brise des montagnes, douce et calme.

-Il nous faut repartir, viens. La route est encore longue et je ne voudrais pas que le mauvais temps nous bloque en chemin.

Louisa acquiesça d'un sourire, regarda ce panorama qu'elle ne reverrait sans doute plus jamais et emboîta le pas d'Antonio. Au fur et à mesure de la descente vers la vallée, elle ne put s'empêcher de détailler les larges épaules, la démarche souple et assurée de son mari. Cette allure lui rappela des souvenirs. Louisa avait dix-sept ans. Il faisait déjà chaud ce matin-là, le mois de mai s'annonçait prometteur, chargé de doux parfums et de serments pour les amoureux. Le vent portait les effluves prélevés sur les cerisiers en fleurs, et chacun vaquait à ses occupations dans le petit village andalou de San José. Dans la petite épicerie de son père, Louisa, perdue dans ses pensées, regardait par la fenêtre.

Dans la rue principale, ce matin-là, il ne se passait pas grand-chose. Tout était normal, tranquille. Soudain, elle fut tirée de ses rêveries par le tintement de la clochette installée au-dessus de la porte d'entrée du magasin. Un homme grand, les avant-bras tannés par le soleil, avançait d'un pas décidé, un bout de papier à la main. Son regard se posa sur elle, et elle n'osa pas lever les yeux. Louisa sentit battre ses tempes, elle hésita, mais détailla discrètement ce

client alors qu'il avait le dos tourné. Ses larges mains posées sur le comptoir, il attendait patiemment que l'on veuille bien s'occuper de lui. Malgré ses vêtements de travail, sa chemise de coton fanée par les rayons du soleil et ce pantalon de velours côtelé, il avait l'air d'un prince avec autour de sa taille fine une large bande de tissu rouge que les hommes portaient lorsqu'ils travaillaient aux champs. Dans cette lumière de fin de matinée, cet homme rayonnait comme les représentations de saints qui ornent les murs de la petite église du village. Cette pensée lui fit honte et mécaniquement elle se signa. L'homme, cette fois, lui fit face et regarda le plafond où étaient suspendues des gamelles en fer blanc ou en cuivre, des bûches, des fourches qui surplombaient des sacs de grains posés à même le sol. Discrettement, il regarda Louisa, lui adressa un sourire, puis, d'un mouvement rapide de la tête, la salua. Elle lui répondit timidement d'un geste un peu gauche de la main. Il détacha son regard d'elle et se dirigea vers le père de Louisa qui attendait derrière le comptoir de planches clouées sur deux tonneaux. Il n'était pas dupe. Cette visite troublait sa fille, mais il ne laissa rien transparaître, il écouta la commande de l'homme. Quelques minutes plus tard, l'homme sortit de sa boutique.

-Il s'appelle Antonio Vegas, lui lance son père, il travaille comme ouvrier agricole sur la propriété de la Moga. Je le trouve fort sympathique, tu ne trouves pas Louisa ?

Louisa n'écouta pas son père, elle n'avait pas besoin de lui répondre, convaincue qu'un jour elle se laisserait aller dans les bras du bel Antonio.

Le jeune homme lui aussi avait été charmé par ce visage rond et enfantin, cette peau qui lui paraissait si douce, ce corps gracieux auquel il pensait à chaque fois que ses yeux se fermaient. C'était donc tout naturellement que ces deux-là s'étaient revus. D'abord en public, à l'occasion des fêtes de la Vierge ou de chaque côté de l'artère principale du village où ils avaient échangé des regards, des sourires, alors que la procession déambulait sous le soleil. Puis petit à petit, leurs rencontres se firent plus intimes. Oh ! pas de quoi affoler les gardiens de la morale. Il y eut bien un baiser furtif un soir, mais en ce temps-là on gardait ses pulsions sous le manteau, du moins pour un temps. Donc au début de l'été, personne ne trouva à redire quand, au bord de la rivière, les familles, profitant de la douceur de la nuit andalouse, croisaient Antonio et Louisa, main dans la main. Et dans bien des maisons de San José, les deux amoureux étaient le sujet de conversation numéro un. On se demandait « À quand la noce ? À quand les fiançailles ? ».

Le père de Louisa était souvent soumis à ces questions par ses clients, ses amis. Mais pour lui, il importait peu le fait d'officialiser la situation.

Sa Louisa rayonnait et c'était là le principal. Vicente Louis Maria Ortega était propriétaire de la seule épicerie mercerie quincaillerie du village de San José. La vie de cet homme un peu raide dans sa démarche et parfois cassant dans ses propos n'avait pas été très rose ces dernières années. La mère de Louisa, la douce et belle Florencia, avait quitté la terre des hommes dix ans plus tôt, laissant son mari dans une telle tristesse, une telle détresse que jamais il ne regarda ni n'imagina d'autres femmes à son bras. Vicente Louis Maria avait donc élevé sa fille en bon père, la préservant de la bêtise, et de la cruauté de l'époque. Même si ses moyens étaient modestes, Louisa ne manqua jamais ni de nourritures terrestres ni spirituelles. Louisa fut donc élevée selon les préceptes de l'Église catholique, mais son père veilla à ce qu'elle s'ouvre au monde, achetant des livres, de beaux livres de géographie et d'histoire qu'elle parcourait, les yeux brillants.

Chaque soir après la fermeture du magasin, à la lueur d'une lampe à pétrole, elle lui récitait les noms des principales capitales européennes, racontant avec précision l'histoire des différentes dynasties de la couronne d'Espagne ou les voyages de Marco Polo. Mais une période la fascinait plus que les autres : la conquête du Nouveau Monde, Christophe Colomb

et les aventures des conquistadors nourrissaient son esprit.

L'Amérique la fascinait, secrètement elle espérait qu'un jour, avec Antonio, ils partiraient là-bas. Mais comment son père prendrait-il la chose, lui qui, elle l'avait bien compris, rêvait que son futur gendre et sa fille reprennent le magasin ?

Elle ne souhaitait pas faire de peine à son père, mais « l'Amérique, l'Amérique papa ! ».

Il s'était déjà écoulé un hiver depuis qu'Antonio et Louisa se fréquentaient. Au premier jour du printemps, Louisa arriva au magasin de son père toute essoufflée. Elle avait couru de la place de la mairie à l'épicerie en empruntant l'artère centrale du village, bousculant un peu quelques passants qui, l'ayant reconnue, souriaient de voir la fille de Vicente aussi heureuse et pleine de vie. Les mains posées sur le comptoir, Louisa, peu à peu, retrouvait ses esprits... Son père s'approcha d'elle, mit gentiment une main sur son épaule, lui demanda de se calmer et de lui raconter ce qui la mettait ainsi dans cet état.

- Antonio doit venir te parler. Je crois, reprit-elle dans un souffle, qu'il va te demander ma main.
- Comment le sais-tu ?
- Cela fait plusieurs jours que j'ai le pressentiment qu'il prépare quelque chose et là je l'ai entendu parler avec son cousin, le jeune Felipe.
- Tu les as espionnés ?

– Il fallait que je sache, papa ! Je l’ai suivi, et devant la maison de Felipe, Antonio lui a dit qu’il ferait sa demande dans quelques jours.

Vicente Louis Maria Ortega leva les yeux au ciel, se signa et envoya un baiser vers le plafond. Il savait que sa douce Florencia les regardait tous les deux ! Il plongeait ses yeux dans ceux de sa fille et la serrait contre sa poitrine. Louisa, tendrement, se dégagea et posa un baiser sur la joue de son père.

– Maman doit être contente.

La petite clochette en laiton qui surveillait la porte de la boutique tinta. Vicente et Louisa se figèrent, mais ce n’était pas Antonio.

– Que veux-tu à pareille heure ? dit Vicente.

Une vieille femme ridée comme du papier froissé se tenait raide et silencieuse dans l’encadrement de la porte. Sa main noueuse serrait fermement une canne de bois clair qu’elle faisait tourner. Sa voix aiguë comme une crécelle résonna.

-Crétin, je viens chercher ma commande ! Aurais-tu oublié que nous sommes mardi ?

Vicente tira sur le col de sa blouse grise et se racla la gorge.

-Non... Bien sûr, excuse-moi, je vais tout préparer, je n’en ai que pour quelques minutes.

-Dépêche-toi donc, imbécile ! Mes chats à la maison doivent déjà m’attendre.

Louisa se tenait droite contre le comptoir, la vieille femme s'avança vers elle, claudiquant comme un guerrier après la bataille.

-Et toi ma belle, que fais-tu donc ici à occuper ton père avec tes bavardages de donzelle ? Et que sont ces larmes dans tes yeux ? Quelqu'un est mort et personne ne me dit rien ?

Louisa passa la paume de sa main contre sa joue et sentit venir en elle un sentiment de culpabilité. Cette vieille folle avait vu juste, mais elle décida de l'affronter. Il fallait une certaine dose de courage pour parler ainsi à Isabella sans baisser les yeux. Tout le monde ici la connaissait et la craignait. Elle vivait à la lisière du village, traînant avec elle une réputation sulfureuse. On la disait sorcière, elle se prétendait guérisseuse. Louisa parla d'une voix ferme et assurée.

-Oh ! Isabella, ne sois pas fâchée contre mon père et moi, et je te rassure que personne n'est mort, je venais lui annoncer une belle et grande nouvelle.

-Ah oui ! voyez-vous cela, et c'est quoi cette grande et belle nouvelle ?

-Antonio...

-Eh bien quoi, Antonio ? Je ne comprends rien !

-Antonio s'est enfin décidé.

La guérisseuse de San José ne répondit rien, elle posa sa canne contre la planche du comptoir. Le petit corps frêle et tordu comme un vieil olivier se figea à quelques centimètres de Louisa. La vieille femme,

dans un mouvement ample, leva sa main droite où l'on distinguait nettement les veines qui la parcouraient. Sa main gauche rejoignit sa jumelle et les deux ainsi liées se posèrent délicatement sur la tête de Louisa, tremblante des pieds à la tête.

Elle n'osait plus bouger, fascinée par le visage d'Isabella, sentant ses yeux clairs comme l'eau des fontaines la pénétrer, la sonder, et ce fut tout. Isabella reprit sa canne, fit demi-tour, et sous le soleil de mai, franchit la porte. Sans un mot et sans sa commande. De retour de son arrière-boutique, Vicente, les bras chargés de deux sacs de toile, comprit qu'il venait de se passer quelque chose d'étrange entre les deux femmes. Il ne posa aucune question. Portant à bout de bras les deux sacs, il sortit du magasin en trombe afin de déposer la commande d'Isabella jusqu'au pas de sa porte. Le père et la fille ne parlèrent jamais de cette rencontre au magasin, dans ce village pourtant peuplé de fervents catholiques où les superstitions se superposaient avec la pratique religieuse. D'innombrables histoires circulaient au sujet d'Isabella. Quand elle apparaissait dans le village, les hommes ôtaient leur bonnet ou leur chapeau et les femmes se signaient.

On la croisait, mais jamais on ne la regardait dans les yeux. Mais quand un enfant était malade, ou bien qu'une rage de dents déformait un visage, c'était elle que l'on appelait. Il n'y avait pas de docteur à San José, et puis Isabella ne demandait pas d'argent. En

échange de ses services, elle prenait quelques œufs ou une poule.

Depuis l'apparition de la *bruja*¹ dans le magasin, plus personne ne l'avait revue et Louisa se demanda si elle n'avait pas été victime d'un quelconque sortilège, car Antonio ne se décidait toujours pas à aller voir son père. Mais un soir, alors qu'Antonio lui tenait la main et lui parlait des étoiles, les deux amoureux tombèrent nez à nez avec la vieille femme. À la manière dont elle se tenait, on aurait pu penser qu'elle les attendait. Elle portait sur la tête un foulard rouge, dont les deux extrémités du tissu, nouées entre elles, entamaient sa peau fripée et jaunie. Elle les fixait tout en frappant le sol avec sa canne par petits coups réguliers. Antonio et Louisa voulurent l'éviter, mais le chemin caillouteux était étroit, ils ne pouvaient faire autrement que de la croiser. Timidement, ils avançaient, se donnant mutuellement le courage nécessaire en serrant leur main dans la paume de l'autre. À leur hauteur, Isabella leva sa canne et la pointa jusqu'à toucher la poitrine du jeune homme.

-Antonio, je connais tes intentions et je les sais louables, mais il va falloir que tu te décides avant que la fille de Vicente ne devienne une fleur des champs flétrie par les saisons.

¹ Sorcière.

Antonio regarda tour à tour Louisa et Isabella et ne comprit pas grand-chose à ce qui se déroulait sous ses yeux. Bien sûr qu'il allait faire sa demande, mais il attendait le meilleur moment pour cela, il ne souhaitait pas brusquer les choses. Mais la vieille femme avait raison, il devait se décider.

-Voilà qui est mieux mon garçon, voilà qui est mieux.

Antonio roula des yeux et se sentit perdu, il n'avait pas prononcé la moindre phrase. C'était donc vrai ! La Isabella était dotée de pouvoirs magiques, elle avait lu dans ses pensées. Rien que cette idée lui glaça le sang et un instant il lâcha la main de Louisa pour éponger son front couvert de sueur. L'extrémité de la canne se pointa sur Louisa.

-Quant à toi, Louisa, je sais aussi que tu as la tête sur les épaules, ton père est un homme brave, étourdi, parfois obstiné, têtu comme un vieil âne, mais...

Les deux jeunes gens retinrent leur souffle. Que voulait dire ce « mais » ?

Mais elle n'ajouta rien et sortit d'une des poches de sa blouse grise une petite boîte en carton mâché. Jetant son couvercle dans l'herbe humide, Isabella étira avec lenteur une fine chaîne en or où se balançait une médaille.

- J'ai bien connu ta mère, ma petite, je l'aimais beaucoup. Dieu rappelle parfois à lui des êtres chers, c'est sa loi et chacun doit s'y soumettre. Tiens,